

« Vous savez que le 5 novembre il y a eu force sermons contre le papisme et les papistes. J'en ai entendu un entre autres où l'on nous traitait de païens, d'idolâtres, etc., mais vigoureusement. Le révérend qui parlait est un véritable gentleman, qui avait eu, il y a quelques semaines, avec un de mes amis catholiques, le colloque suivant : « Mais, dites-moi, croyez-vous sincèrement, consciencieusement que nous adorons la sainte Vierge, ou les Saints ou les Croix, etc.?—Non, je ne le crois pas, et je serais sot de le croire.—Mais, alors, pourquoi parler en chaire de la manière dont vous le faites si souvent?—Que voulez-vous, on a toujours ainsi parlé au peuple ; ça lui plaît, ça l'attache à l'église ; il faut continuer.... » Il faut continuer de calomnier de la manière la plus infâme que l'on puisse imaginer ; voilà leur conscience, voilà leur religion !

« Il y a quelques jours, un catholique qu'on prenait pour une autre personne se trouvait avec deux protestants très riches et de bonne famille. L'un d'eux, très animé contre le cardinal, jura qu'il donnerait une prime au premier qui jetterait une pierre à la face de Mgr. Wiseman, et qu'il paierait tous les frais qu'il y aurait à supporter pour les suites de cette affaire.—Je sais qu'il a eu beaucoup d'autres propositions dans le même genre.

« Avant-hier, j'ai vu une demoiselle protestante qui m'a raconté ce qui suit : « Je demeure avec deux tantes ; hier, je les vois revenir de leur église blêmes, pâles comme la mort :

—Oh ! ma tante, ma tante, qu'y a-t-il ? êtes-vous malades ?

—Comment, ma nièce, vous n'y pensez pas ! vous ne savez donc pas que l'inquisition va revenir de Rome ; tous les instruments de torture sont en route, et si toute la nation ne s'oppose pas à leur entrée en Angleterre, avant un mois nous sommes toutes écorchées et brûlées vives !

—Ma tante, ma tante, ce n'est pas possible.

—C'est très vrai, ma nièce ; le ministre nous l'a dit, en nous indiquant les précautions à prendre.

—Ma tante, c'est un Canard.

—Ma nièce, je vois que depuis quelque temps vous tendez au romanisme, et si l'inquisition arrive vous vous ferez papiste, mais pour nous, plutôt mourir que de devenir papistes, etc., etc.»

Voilà un échantillon de ce que les ministres foutrent dans la tête de toutes les femmes, et je suis sûr que les trois quarts d'elles, et surtout les vieilles filles, ne rêvent plus que l'inquisition, les buchers et les tortures ; on croirait, n'est-ce pas ? que ceci est tiré de *Punch* ; et bien ! je vous le garantis vrai à la lettre.

« Le Cardinal est occupé à rédiger une adresse au Parlement qui sera signée par tous les catholiques. Son Eminence va aussi faire paraître une brochure intitulée : « Appel à la raison et aux sentiments du peuple anglais. »

« Je termine en vous disant que nous sommes glorieux, au milieu de nos tribulations, puisque nous sommes trouvés dignes de souffrir toutes sortes d'affronts pour le nom de Jésus.... Priez pour notre persévérance ! »—*Univers*.

PENSÉES.

*. Le libéralisme est, vis-à-vis des socialistes et des communistes, exactement dans la position où le docteur se trouve des athées ; il leur a ouvert la route,

il a préparé leurs gîtes, il les a armés et équipés, et il a peur d'eux.

*. Donner un salaire aux représentants, multiplier sans cesse les fonctions et les fonctionnaires, étendre à tout le domaine de l'administration, et vouloir que tout soit réglementé par l'Etat, c'est faire du socialisme et du communisme comme M. Jourdain faisait de la prose.

*. Il y a parfois des traits d'esprit chez un sot et des pièces d'or chez un pauvre ; mais on est toujours disposé à croire qu'ils les ont volés, et c'est à qui leur en contestera la possession.

*. De magnifiques discours éblouissent l'oreille comme de beaux diamants éblouissent la vue ; mais l'éclat des paroles n'empeche pas plus une pensée d'être triviale ou mauvaise que l'éclat des pierreries n'empêche une femme d'être laide.

*. Parce qu'il est arrivé à de grands caractères de commettre de grandes fautes, une foule de petits hommes se croiront de grands génies en se livrant à de grandes erreurs.

Les amis du pauvre peuple.

En 1836, le comité central, établi à Bienne, disait dans sa circulaire aux meneurs de sociétés secrètes : « Vous savez les efforts que nous faisons pour gagner les ouvriers : les moyens les plus simples sont ceux qui réussissent le mieux. Il faut exciter leur « soif de jouissances » et leur peindre, sous les couleurs les plus « appropriées à leur ignorance, » la misère qui les ronge.... »

« Gagnez les instituteurs primaires, dit plus loin le même « ami du peuple ; » ils seront d'un puissant secours pour cette propagande, mais ils nous manquent sur plusieurs points. Le clergé les combat et les démasque. Donc, guerre à mort au clergé, qui veut tuer notre poule aux œufs d'or. Le clergé, ici comme partout, est notre mortel ennemi. Poursuivons-le donc sans relâche. Une fois cet ennemi abattu, nous aurons vite raison des autres. La surveillance que ces bons magistrats de Suisse exercent sur nous, est peu gênante. »

Une autre fois, c'est le grand maître d'une autre fameuse société secrète de la Jeune-Italie, Magari, qui écrit ceci à ses frères et amis :

« Vous n'enverrez jamais assez de livres, de « petits livres à deux sous, » pour repandre dans les campagnes. Le peuple sait lire, il chante. Donc, beaucoup de petites brochures et de chansons révolutionnaires.... Qu'on tonne contre les rois et les prêtres. Détruisez ces deux mobiles de la vieille société, et vous verrez ce qui restera de ses ruines... »

Magari était bon prophète, nous l'avons vu par qui nous est resté de nos propres ruines depuis 1833.

Un des moyens de propagande le plus recommandé encore et le mieux suivi fut la flatterie. Les rois avaient eu leur courisans, le peuple a les siens.

« N'oubliez pas, dit, un socialiste de la Jeune-Suisse, Pélers B..., à son frère et ami de la Jeune-Allemagne, Ranschemplatt, le 19 février 1836, n'oubliez pas les compliments au peuple. On peut maltraiter, dépouiller, piller un pauvre diable d'ouvrier isolé ; il se laisse faire, car en face d'un homme éclairé, il a peur. En public, et lorsque l'ouvrier s'agglomme avec d'autres, la scène change.